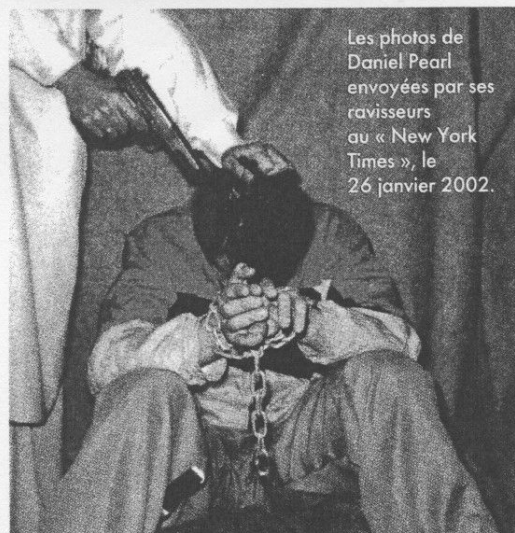
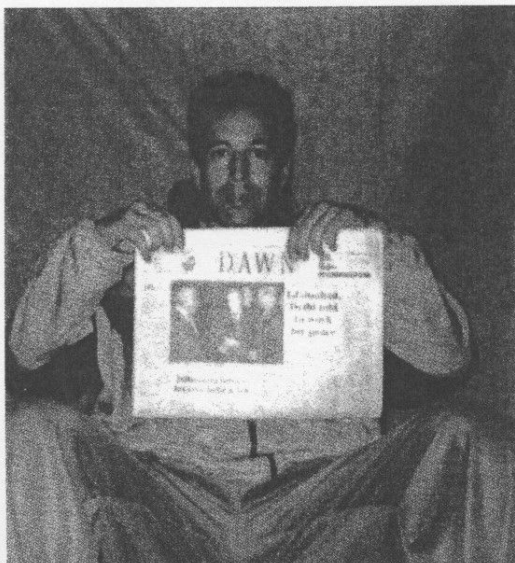


BERNARD-HENRI LÉVY : « NOTRE DEVOIR, C'EST DE SOUTENIR L'ISLAM MODÈRE. »



Les photos de Daniel Pearl envoyées par ses ravisseurs au « New York Times », le 26 janvier 2002.

ELLE. Vous semblez avoir ressenti la mort de Daniel Pearl comme un choc personnel. Le connaissiez-vous ?

BERNARD-HENRI LÉVY. Je l'avais probablement croisé une fois, mais je ne le connaissais guère plus. La nouvelle de sa mort m'a bouleversé, je l'ai reçue comme un coup de poing. Était-ce l'image fugitive que j'avais de lui ? Était-ce ce que je savais de lui, ce qu'on lisait dans les journaux ? Je sentais que c'était un type formidable. Un Juste. L'un de ces Occidentaux qui, sans tomber dans la haine de soi, sans sombrer dans le tiers-mondisme bête qui consiste à accabler l'Occident de tous les crimes, était obsessionnellement ouvert à l'altérité, curieux du visage du différent, en quête perpétuelle de ce qui ne lui ressemblait pas. Occidental, il était à l'écoute de toutes les cultures du monde. Juif, il était à l'écoute de la culture arabo-musulmane. Il apprenait l'arabe. Il avait ce souci absolu de l'autre.

ELLE. Vous ressemblait-il ?

B.-H.L. Je n'en sais rien. Ce n'est pas la question. Ce que je peux dire, c'est que les valeurs qu'il défendait sont les miennes, ce sont celles pour lesquelles je me bats depuis longtemps. J'aime aussi sa gaieté, son optimisme. Et j'aime, en même temps, qu'il ait eu les yeux grands ouverts, qu'il ait été à l'écoute de la rumeur du monde dans ce qu'elle peut avoir de plus tragique. Ni aveugle ni mélancolique. Refusant de faire l'impasse sur le tragique de la

anglais exemplaire. Ses camarades d'alors, que j'ai retrouvés, se souviennent d'un garçon brillant, démocrate, bien-pensant. Et, un jour, ça bascule. Cela vaut pour Omar. Mais je suis sûr que la même logique vaudrait, exactement, pour des gens comme Ben Laden ou Mohammed Atta (un des terroristes du World Trade Center, ndlr), ou d'autres. Tous ces gens ne sortent pas des écoles coraniques obscurantistes du Pakistan. Ils sont passés par les meilleures écoles européennes. Ils ont été formés par nous, à l'intérieur même des sociétés démocratiques. Grande leçon de modestie : ces terroristes sont les enfants naturels de l'Occident et de l'islam ; ces gens qui veulent détruire l'Occident, qui haïssent la démocratie, qui en veulent à la liberté des mœurs des femmes et des hommes occidentaux, ils sont aussi les produits de l'Occident.

ELLE. Vous écrivez que vous ne croyez pas aux explications style enfant humilié, rejet, désir de revanche. Pourquoi ?

B.-H.L. Parce que la plupart de ces gens sont des nantis, des bourgeois, parfois des fils de famille : le contraire du profil damné de la terre né dans un faubourg pourri du Caire ou de Karachi et prenant sa revanche.

ELLE. Et les gamins de nos banlieues qui se sentent rejetés de notre société ?

B.-H.L. Dans cette mouvance islamiste, vous avez les chefs et les fantassins. Ceux-ci, bien sûr, viennent des

« DANIEL PEARL ÉTAIT UN JUSTE. L'UN DE CES OCCIDENTAUX QUI, SANS SOMBRER DANS LE TIERS-MONDISME BÊTE, ÉTAIT OBSESSIONNELLEMENT OUVERT À L'ALTÉRITÉ, CURIEUX DU VISAGE DU DIFFÉRENT, EN QUÊTE PERPÉTUELLE DE CE QUI NE LUI RESSEMBLAIT PAS. IL ÉTAIT À L'ÉCOUTE DE TOUTES LES CULTURES DU MONDE. »

Daniel Pearl ? » dresse le portrait du Pakistan, pays, écrit-il, « drogué au fanatisme, dopé à la violence, qui a perdu jusqu'à l'idée de ce que peut être une presse libre ». Ce Pakistan dont les services secrets ont façonné les talibans en Afghanistan, cette république islamique si fière de posséder l'arme atomique. Enquête sur les réseaux fondamentalistes musulmans, « Qui a tué Daniel Pearl ? » pose les vraies questions sur le terrorisme international. « Qui triomphera, de l'islam modéré ou fanatique ? », demande Bernard-Henri Lévy. Et il précise : « C'est la grande affaire du siècle qui commence. »

condition humaine mais sans pour autant céder à la logique du ressentiment. Qui dit mieux ?

ELLE. L'essentiel de votre livre est consacré à Omar Sheikh, l'assassin, le fondamentaliste musulman. Votre plongée dans l'esprit de cet homme d'à peine 30 ans donne le vertige.

B.-H.L. Moi-même, je sors de là complètement effaré. Car la grande leçon de ce cas Omar Sheikh, c'est que les assassins sont là, parmi nous, proches de nous, nous ressemblant. Bien sots sont ceux qui les imaginent comme des êtres absolument étrangers, portant les stigmates bien visibles de leur monstruosité. Omar Sheikh a été un citoyen

couches déshéritées de la société. Mais les autres, ceux qui les envoient à la mort et qui se gardent, eux, d'y aller, les gens qui programment l'enlèvement de Daniel Pearl ou la destruction du World Trade Center, bref, ceux qui dirigent Al-Qaïda, ne viennent jamais des banlieues. Ce sont des fils de famille, je vous le répète. Ils sont formés dans les meilleures écoles. Plus terrifiant encore, on ne peut même pas vraiment dire qu'ils soient étrangers à l'esprit des Lumières.

ELLE. Omar Sheikh, avez-vous découvert, était vierge à l'âge de 29 ans. Et vous évoquez « le fond de panique et d'effroi,